

Il était une fois la révolution

Chronique de Fathi Derder

Mes enfants me fatiguent, parfois. Comprenez-moi bien: je les adore. Mais je dois avouer que, de temps à autre, ils me fatiguent.

Je sais – j’entends déjà la remarque –, on va me dire: «Te plains pas, t’as fait des gosses, faut t’en occuper.» Or, cette remarque est absurde. Et antisociale.

Faire des enfants n’est ni un job ni un hobby, encore moins un programme d’occupation pour adulte. Techniquement, nous faisons des enfants parce que nous sommes en couple. L’humain est ainsi fait: d’un sentiment amoureux découle notre contribution à la survie de l’espèce.

Mais dès la naissance de l’enfant, nous devons apprendre à le quitter. Sa naissance marque en fait le premier jour d’un long processus de séparation. L’unique but de l’éducation est de rendre l’enfant autonome. Qu’il vive sa vie. En gros: le moins on s’en occupe, le mieux ce sera. Eduquer pour libérer. Faire des enfants pour nous en séparer.

Nous devons certes leur assurer sécurité, confort et encadrement. Pour leur développement. Mais nous ne devons pas être derrière eux toute la journée. Au contraire, même. J’y pensais la semaine dernière, en marge du passionnant débat ouvert par la conseillère nationale saint-galloise Jasmin Hutter. Vice-présidente de l’UDC, enceinte, elle compte quitter la politique. Parce qu’une mère «doit» s’occuper de son enfant, dit-elle. Une attitude qualifiée de «conservatrice». Pourtant, je trouve le terme incongru. Ce «conservatisme» est en fait une mode. Une tendance. Celle qui considère que c’est le rôle des parents de s’occuper des enfants.

Or, historiquement, les parents se sont peu occupés de leur progéniture. Ouvriers, bourgeois, aristocrates, travailleurs ou dandys: papas et mamans ont souvent confié l’éducation à d’autres. Nourrices, grands-parents, proches, famille, voisins, etc.

Les «parents à la maison» sont une invention bourgeoise toute récente. La «tradition» n’est donc pas celle de la femme au foyer, mais plutôt de l’enfant qui évolue dans un groupe familial élargi. En fait, le conservatisme serait plutôt de faire des enfants pour les poser chez les grands-parents...

Ce n’est ni la première, ni la dernière contradiction des «conservateurs». Qu’ils soient de droite ou de gauche, qu’ils défendent la famille, les institutions politiques, ou les acquis sociaux, les garants de l’ordre établi baignent souvent dans ce genre de paradoxes. Ils défendent les valeurs «hic et nunc», «ici et maintenant». Et occultent, du coup, la vision d’ensemble. La vision historique.

Au nom de l’histoire, ils tuent l’histoire. Car l’histoire, et le progrès, se fait au rythme des révolutions. Pas du conservatisme. Il plane d’ailleurs, en ces temps de crise, un parfum de révolution. Et c’est une bonne chose: nous avons besoin d’idées révolutionnaires. Libérales ou sociales, elles vont, en général, dans le sens du progrès. Et elles nous stimulent.

La révolution, fondement de l’épanouissement d’hommes libres et indépendants. Première étape d’une bonne éducation, un conte pour enfants qui commencerait par «Il était une fois la révolution...». Sur une musique d’Ennio Morricone...